

L'Humanité

Notre engagement le plus précieux est l'éducation | [www.lhumanite.fr](#)

[@chronique_litteraire_de_jean-claude_lebrun](#) /mon-
cl/chronique-litteraire-de-jean-claude-lebrun

[@pierre-bergounioux](#) /petiquettes
/pierre-bergounioux

PIERRE BERGOUNIOUX LE GRÈS PRIMAIRE DE L'ENFANCE

jeudi, 11 Avril, 2019 | [Jean-Claude Lebrun \(@auteurs/jean-claude-lebrun-590612\)](#)

La chronique littéraire de Jean- Claude Lebrun. Lundi Pierre Bergounioux Galilée, 56 pages, 11 euros.

À l'image de l'auteur, le volume est d'une minceur extrême. Un texte grave et dense, guère plus d'une trentaine de pages, s'y inscrit. Condensant les idées et les réflexions des grands récits autobiographiques ou plus théoriques. Donnant également à lire la mélancolie qui infuse dans cette œuvre. En même temps que le cheminement d'une intelligence acérée. L'une n'allant pas sans l'autre.

Les premières lignes nous replongent dans l'univers méditatif de Pierre Bergounioux, tout entier tendu vers l'objectif de « tirer au clair » le passé pour s'en « débarrasser ». Il s'agit en l'espèce de revenir sur le déplaisir particulier éprouvé pendant les lundis de l'enfance et de l'adolescence. Sans commune mesure avec la simple amertume liée au démarrage d'une nouvelle semaine d'assignation à la grisaille du travail, après les horizons plus souriants entrevus durant la petite vacance du dimanche.

Les lundis de Bergounioux, à partir de l'entrée en sixième en 1959 et durant les sept années au lycée de Brive, sont évoqués a posteriori comme des moments d'ambiguïté. Après l'échappée dominicale sur les bords souriants de la Dordogne, la reprise de la vie àpre dans la « région rurale déshéritée » des origines. Source d'un « chagrin » dont il ne s'est plus jamais départi. Et journée hors système, qui se terminait devant une assiettée de crêpes. Tandis que l'officine familiale de pharmacie restait fermée et que les parents s'adonnaient à des activités plus libres, lui-même devait entailler son vélo pour couvrir les 2 kilomètres jusqu'au lycée, où, pour ne pas faire de peine à sa mère, il ingurgitait des « sonnettes (...) sans rapport avec la vie ». Celles-là mêmes qui plus tard lui permettraient d'accéder à la compréhension de ce qui se jouait au-delà de son pays de « vieux grès primaire ». Des odeurs, des visions, des impressions de ce temps lui reviennent, avec une précision telle que du fantastique ici affleure, lié à la traversée de cette journée si particulière de la semaine. Il faudrait l'entrée en internat à Bordeaux, l'étude acharnée en classe préparatoire, la fréquentation d'élèves plus délégués, pour que le regard s'élargisse et qu'un « mouvement général » devienne perceptible, dans lequel l'absurdité de sa « vie chétive » pourrait prendre sens. L'art singulier de Pierre Bergounioux, qui relève de la poésie, de la géographie et de l'histoire, comme des lectures de Faulkner et de Claude Simon, atteint ici à une bouleversante quintessence.

[@chronique_litteraire_de_jean-claude_lebrun](#) /mon-chronique-litteraire-de-jean-claude-lebrun

[@pierre-bergounioux](#) /petiquettes /pierre-bergounioux

[verso-hebdo]

28-03-2019

La chronique de Gérard-Georges Lemaire

Lundi, Pierre Bergounioux

Dans mon enfance, le lundi avait une saveur particulière. C'était un jour malheureux car, après la trêve de la fin de semaine, il fallait retourner au lycée. Je ne me réveillais jamais seul et ma mère devait faire des efforts pour me sortir des bras de Morphée. C'était aussi un jour particulier parce qu'on mangeait rituellement des restes de poulet froid, ou des abats dudit volatile, du coeur aux carottes, et souvent de la viande de cheval. Pierre Bergounioux nous fait le récit de ses lundis, jours qu'il n'appréciait guère. Mais, au lieu de le raconter de manière linéaire, il trace des cercles incomplets formant des spirales. L'atmosphère, les odeurs, les impressions particulières liées à ce jour tellement honni sont souvent pour lui sujet de tristesse. A travers ces souvenirs qui reviennent à la surface, apparaissent ses parents, la rue à l'époque, ses cours de piano, son père qui va pêcher et mille détails de ce quotidien de l'enfance ; dis de cette façon, cela semble être des réminiscences de ce temps perdu où il allait au collège. En réalité c'est un très beau texte, écrit avec beaucoup de finesse, un style ciselé, mais en rien maniériste, C'est là, en somme, un tour de magie scripturale qui transforme les choses les plus banales de cette vie souvent morne en une reconstruction d'un univers qui dévoile toute sa richesse et sa singularité par l'agencement et le choix des mots, le rythme des phrases, l'enchaînement des événements décrits. C'est là un beau moment d'écriture, qui nous fait regretter que l'auteur n'ait pas été plus loin dans son histoire ; mais, en fait, c'est très bien ainsi : on goûte ces minutes passer à découvrir toutes ces sensations et toutes ces images qui sont demeurées inscrites dans sa mémoire et qu'il a su restituer avec un art consommé de l'écriture. Une petite pépite, comme on a parfois l'habitude de dire.

APARTÉ

Maudits lundis !

JADIS, UNE CHANSON BRITANNIQUE DISAIT « *EVERYDAY IS LIKE SUNDAY* ».

Tous les jours ressemblent à un dimanche gris et muet (« *silent and grey* »), dans une ville de bord de mer qu'on avait « oublié de bombarder, susurrant le crooner, pleine de sable et de graviers ».

L'expression française est plutôt « comme un lundi ». Mais la vertu pétrifiante et contaminante à la fois, refluant, de l'ennui calendaire demeure : « *La physionomie du premier jour de la semaine intensifiait ou laissait à nu la nature profonde de l'endroit, l'exiguité d'une sous-préfecture lointaine, dans une région rurale déshéritée* », note l'écrivain Pierre Bergounioux dans *Lundi* (Galilée, 56 p., 11 €), très bref récit personnel où il entreprend de circonscrire les « *lundis de l'enfance et de l'adolescence* » après les avoir « évités » dans ses autres textes autobiographiques. Ce jour-là est sous le signe des « *gneiss (...) où nous nous enfions, le lundi après-midi, avec mon père* » : un feuilletage de roche à la fois lisible et insignifiant. Loin d'être limités à vingt-quatre heures, les lundis sont une chose qui défie la temporalité : « *Dans mon souvenir et, peut-être, dans la réalité, ils ont la teinte mauve, funèbre des matins d'octobre puis atone, blanchâtre de la mi-journée.* » Ceux de Bergounioux durent sept ans : il n'en sera délivré qu'en arrivant à l'internat.

On peut trouver toutes les raisons objectives à l'horreur du lundi. L'auteur en donne un certain nombre dans le cas de son enfance : révision des leçons d'algèbre et de latin le matin, cours de solfège après l'école, visite d'une étrange dame dont il ne comprend pas la conversation...

Mais la vraie nature du lundi est tout autre. D'abord, le lundi est une absence (l'élément manquant de tout récit autobiographique). Il est inapprochable : on ne le comprend pas, il est la non-compréhension même. Peut-être porte-t-il en lui ce manque initial qui nous rend « interdits, rétractés tout au long des premières années, quand on manque de l'expérience, du discernement requis, de liberté, d'autonomie », suggère Bergounioux. Un défaut de munitions. « S'il était bien ce que je crois, rien n'est moins sûr. Il se peut très bien qu'il demeure autre, maléfique – de cela, je suis certain –, irrémédiablement obscur, comme il l'était par corps et, toujours, en pensée. » Le lundi est une sorte de malédiction ontologique. On n'a aucune raison de le craindre au lendemain du dimanche. C'est presque rassurant de le savoir : il peut frapper n'importe quel jour, il est même latent dans chaque aujourd'hui, tel un virus inactif. De quoi le lundi est-il le nom ? Peut-être de la primordiale ignorance humaine. ■

ÉRIC LORET

► Du même auteur, signalons la parution de « Hôtel du Brésil », Gallimard, « Connaissance de